

## LES DANSES DE BALI

DANS la chaîne des îles qui s'étendent de la Nouvelle Guinée jusqu'à Sumatra, et qui forment un archipel habité par la race dite indonésienne, on trouve un véritable panorama des diverses phases de la civilisation humaine. La gamme commence par les tribus plus ou moins primitives qui adorent les esprits de leurs ancêtres, ainsi que les forces naturelles, comme c'est le cas à Bornéo et en Nouvelle Guinée, et finit par une société



Attitude noble d'un danseur masqué.

aux institutions modernes telle qu'on la voit à Java. En effet, la civilisation de Java a subi bien des transformations sous les influences islamiques et européennes qui sont venues s'ajouter au trésor légué par l'hindouïsme.

Il en est de même pour la danse. On pourrait presque dire que cet archipel nous donne l'histoire vivante de la danse : on y voit ses débuts les plus frustes sous la forme d'une agitation primitive du corps, de sauts ou de courses aux sons du tambour et des chants, puis une série d'étapes intermédiaires et enfin, l'art complexe, hautement stylisé et raffiné, qu'on cultive dans les palais des princes javanais.

La place occupée par Bali — cette île de l'Insulinde,

qui est connue à présent dans le monde entier — dans la chaîne dont nous venons de parler, est particulièrement intéressante. C'est la même phase de civilisation que Java — la grande île voisine — a connue, il y a cinq siècles. A cette époque éloignée, Java avait cristallisé en une synthèse les naïves conceptions indonésiennes et les envahissants éléments culturels de l'hindouïsme qui avait commencé à pénétrer dans l'île dès le début de notre ère.

Les danses de Bali de nos jours se trouvent sur la ligne de démarcation qui sépare les *rythmes magiques*, que sont les manifestations rituelles de la danse sur les îles primitives, de l'*art épique musical* des danses de Java. En effet, ces danses sont encore toutes pleines d'incantations magiques, mais elles ont déjà la forme mélodique qui se rapproche de l'art javanais.

Aux yeux des Javanais, les danses de Bali ne sont qu'une manifestation grossière de l'art paysan. Les éclats sauvages de leurs rythmes vigoureux, la flexibilité des corps des danseurs permettant des accents soudains, leurs mouvements brusques, violemment expressifs — tout cela est considéré par les Javanais comme un art inférieur, ne pouvant satisfaire que des êtres monstrueux, démoniaques. Ils ont raison, cependant, d'appeler cela un art paysan : en effet, tandis qu'à Java, la danse ne fleurit qu'aux cours des princes, à Bali elle est un art purement populaire.

A Java, les compagnies de danseurs (à l'exclusion de quelques troupes populaires professionnelles qui ne sont que des entreprises commerciales, et nullement des institutions sociales) sont entretenues par les princes et ne peuvent danser en dehors de la cour que sur l'ordre formel du prince : par exemple, lorsque le souverain désire égayer le mariage d'un sien ami par les évolutions de ses danseurs. Par contre, à Bali, ce sont les villages qui représentent les centres chorégraphiques ; on y trouve des sociétés de danse librement organisées, en partie subventionnées par les villages qui en ont besoin pour leurs fêtes, et en partie couvrant elles-mêmes leurs frais.

Ces sociétés ou clubs pour l'exercice de la danse et de la musique constituent l'un des traits les plus extraordinaires de la vie balinaise. Leur existence a été rendue nécessaire par les conditions de la vie à Bali, qui est tout imprégnée de religion et de magique, — de l'adoration des dieux et de la peur devant les esprits. D'innombrables temples y correspondent aux innombrables rites. La construction des temples et les fêtes religieuses — voilà deux facteurs qui stimulent le génie artistique du peuple, que ce soit dans le domaine de la sculpture ou de la peinture, de la danse ou de la musique, sans parler de tant d'œuvres ornementales, faites en matières périssables, par des femmes et des enfants, à l'occasion des grandes solennités.

Ainsi, les clubs de la danse et de la musique gamèlan

se rencontrent dans presque tous les villages de Bali. Un groupe de villageois qui se trouvent des affinités forme un club, dont chaque membre verse une petite cotisation. Les danseurs qui le désirent invitent un professeur, lequel touche un salaire, soit en espèces, soit en nature : riz, poulets, fruits, parfois aussi coqs de combat ou oiseaux porte-bonheur.

Lorsque les membres d'un club deviennent de bons danseurs, et que leur renommée grandit, on les invite dans d'autres villages. Dans ce cas, les danseurs touchent des cachets, et leurs frais de voyage leur sont remboursés si le village est éloigné; ils ont également droit au logement et à la nourriture. Mais c'est toujours le fonds commun du village en fête qui couvre tous les frais, et aucun spectateur n'a rien à payer. Le spectacle est toujours gratuit, puisqu'il fait partie des fêtes villageoises.

C'est la caisse du club qui reçoit l'argent, qui est utilisé ensuite pour des costumes, des masques, des instruments de musique, etc.

Une tentative de créer un cinéma permanent dans le Sud de Bali a échoué. Les Balinais avaient déclaré ne pas pouvoir comprendre pourquoi il leur faudrait payer pour des spectacles européens, quand les étrangers n'ont jamais rien à payer en assistant aux spectacles balinais (sauf, bien entendu, ceux qu'organisent les hôtels pour les touristes).

L'art de la danse est pratiqué à Bali dans l'esprit de coopération harmonieuse qui caractérise toute la vie de l'île. Nul ne songe à en tirer un profit personnel. On ne rencontre que rarement un dirigeant individuel ou une atmosphère d'obéissance aveugle comme à Java. A Java, c'est le prince qui est le maître de ballet, et les danseurs doivent obéir à tous ses ordres. A Bali on voit souvent, le soir venu, les musiciens tenant leurs instruments gamélans, discuter longuement de la chorégraphie d'un passage, ou d'une nouvelle danse. Parfois, on invite les musiciens d'un autre club, afin de comparer ou d'étudier les nouveaux effets. Les danseurs ont également une certaine initiative, sauf les enfants, qui ne font que leurs études.

Il n'y a pas, à Bali, de système spécial d'instruction chorégraphique. L'instruction n'est basée que sur l'imitation. Le professeur montre les mouvements, et l'élève le suit de son mieux, maladroitement au début, et en apprenant à mieux coordonner ses gestes, dans la suite. Parfois, le professeur ou l'un des bons élèves guide l'élève moins capable, en le poussant délicatement dans la bonne direction.

La danse principale des jeunes filles est le « Lègong ». On l'apprend dès la plus tendre enfance; cette danse demande une telle technique, une telle endurance, que celle qui en a la maîtrise n'a plus aucune difficulté pour apprendre toutes les autres danses balinaises. Les pieds et les genoux tournés en dehors, c'est ce qui exige une technique de la danse très développée (chez les hommes, cette position des pieds et des genoux est encore plus soulignée que chez les femmes). Les genoux presque constamment pliés et les formations angulaires des coudes, ces attitudes sont caractéristiques pour les

danse javanaises, aussi bien que pour les danses balinaises, quoique le caractère même de la danse et le rythme des mouvements soient très différents.

Les petites danseuses de « Lègong » peuvent être comparées aux délicates « sérimpi » des cours javanaises, dans la mesure où la danse des « sérimpi » constitue le mouvement chorégraphique fondamental de la chorégraphie javanaise. Il y a, cependant, une différence : à Java, nous voyons des danseuses qui se meuvent très lentement, en restant pendant longtemps sur une place, telles des statues, et en agitant avec des gestes délicats les bouts de leurs écharpes, ou encore qui avancent dans une marche stylisée et très mesurée, tandis qu'à Bali, les danseuses sont de petits êtres papillonnants, aux corps pliés ou courbés, qui avancent en frappant le sol du pied, et restent un bras levé, cependant que leurs corps montent et descendent dans une position presque assise et que leurs yeux largement ouverts semblent donner un accent syncopé à la tête, qui tourne rapidement d'un côté et de l'autre. Au lieu de l'écharpe, elles jouent avec l'éventail, qui tantôt tremble dans leurs



Un danseur s'avancant.

petites mains, et tantôt est tenu décorativement au bout d'un bras levé ou baissé. Leur dos forme souvent un creux profond, ou bien durant une marche à petits coups, ou bien lorsqu'elles glissent inclinées en avant, avec une rapidité étonnante, à petits pas réguliers, décrivant de vastes spirales et indiquant le changement de direction par une inclinaison du torse, pour s'en aller ensuite dans un mouvement renouvelé. La musique « gamèlan »,

qui accompagne le « Lègong », est une suite de sons mélodieux et mesurés qui alternent avec des rythmes rapides. Les danseurs du « Lègong » évoquent souvent quelque récit légendaire; cependant, même si ces récits diffèrent, les mouvements de la danse restent au fond les mêmes, quoique leurs combinaisons varient.

La variété de ces danses, jouées par des hommes seuls ou en compagnie de femmes, est grande, aussi bien en ce qui concerne les sujets, que la forme. On ne pourrait les énumérer toutes. Qu'il nous suffise d'indiquer que les sujets de ces pantomimes dansées sont inspirés en grande partie par des épopées hindoues, telles que Ramayana ou Mahabharata, et aussi par des légendes purement javanaises, ainsi que par des histoires balinaises. On y trouve même des sujets chinois. Chaque pièce a ses costumes, sa musique et, à côté de la danse même, un dialogue récité ou chanté. Dans les danses à masques, le fond est formé par des histoires de Majapahit, le dernier royaume hindo-javanais de Java Orientale, dont la civilisation a grandement influencé celle de Bali. Tous les mouvements des danseurs sont stylisés, et il y a — ici tout comme à Java — un contraste remarquable entre ces gestes stylisés et les discours des héros, d'un côté, et les propos réalistes et délicieusement burlesques des personnages comiques que sont les serviteurs, de l'autre.

Dans les danses des hommes de Bali, on constate la même division qu'à Java, en danses nobles et danses populaires. Mais le système de classification, qui est si compliqué à Java, est loin d'être aussi défini et précis, à Bali. Il y a

plus de place pour la création individuelle, même si les danseurs restent toujours dans les limites de la stylisation, et ils ne font jamais de gestes violents, lorsqu'il s'agit d'un caractère noble, ni de mouvements doux, pour un premier ministre ou pour un chef militaire.

S'il fallait caractériser les danses des hommes de Bali par un seul mot, on pourrait dire que ce sont là des danses de possédés. Non seulement les danseurs de Bali sont pleins d'une force étrange, qui leur donne, de la tête aux pieds, une tension extraordinaire, mais cette force émanant d'eux remplit l'atmosphère de courants magiques, et c'est à cause de cet élément de magie que la danse est marquée par des chocs plus ou moins longs.

Prenons le personnage d'un puissant héros figuré dans l'une des danses-pantomimes. Dans le large ovale

laissé libre pour les danseurs par la foule qui les entoure, quelques personnages — probablement des serviteurs — terminent un dialogue et s'agenouillent. Avant qu'on ait eu le temps de se rendre compte que les sons des instruments gamèlan retentissent plus vite et plus fort, le petit rideau tendu devant un coin de l'ovale est tiré, et l'on voit une apparition flamboyante — une forme rappelant l'araignée, sur des jambes anguleuses, pliées et écartées, les coudes levés, les épaules montant jusqu'à la face au regard sauvage, presque immobile, quelques mouvements ne se manifestant que dans les doigts ouverts et palpitants. On pense malgré soi aux images des démons du Thibet, qui brandissent leurs armes nombreuses.

D'un bond soudain, le danseur abandonne cette attitude pétrifiée. Sa tête tourne brusquement, s'incline, et il regarde dans une autre direction. Puis, son corps se penche tout entier sur ses jambes pliées, et sa tête remue comme s'il cherchait à voir quelque chose. Ses doigts palpitent, les fleurs qui couronnent sa tête tremblent, il sort de derrière le rideau avec la grâce sauvage — mais calculée — d'un animal. Il est mi-bête, mi-dieu, orgueilleux et timide. Soudain, ses pieds battent rapidement le sol sur place, le corps se baisse graduellement, puis se lève et s'arrête d'un coup. Les mains tournent sur les poignets comme pour jeter un charme. Encore un arrêt, et encore des regards scrutateurs de côté. On dirait que des apparitions fascinantes passent dans l'air, tellement le danseur regarde tantôt devant lui, tantôt à ses pieds, tantôt de côté. Ces apparitions semblent le faire reculer,

tourner, éclater de colère, s'étonner, se ramasser, relever les épaules et dispenser des gestes magiques avec les mains, qu'il tend et retourne au bout de ses bras levés.

Cela n'est qu'un aperçu à peine exact, une simple impression, produite par un danseur balinaise lors de son entrée en scène. Le reste ne peut être rendu que par la caméra cinématographique; nous parlerons donc ici de l'aspect plus général des danses-pantomimes.

Souvent, ces spectacles se déroulent dans les cours des temples. Que l'on célèbre l'inauguration d'un nouveau temple ou l'anniversaire d'un ancien temple, ou quelque autre fête importante, il est certain qu'il y aura un spectacle de danse dans la cour extérieure du temple.



Danse du « Lègong ».

(A suivre.)

Claire HOLT.